

## Lost Monarch

Sous la cime des séquoias grondait le souffle rauque du vent qui se heurtait aux troncs ; il vint gifler un visage endormi. Sur son lit de mousse, l'homme avait sommeillé un temps ; en ses songes, toute la forêt était à son chevet. Une poignée d'aiguilles vertes charriée jusqu'à ses paumes lui décrocha un sourire ; il n'avait pas fini de rêver. Tout alentour, pourtant, désirait son départ. Les monts avaient frissonné, faisant rouler quelques rochers jusqu'à ses pieds ; la pluie l'avait battu mais il avait vaincu sans peine, souple sur le sol amolli. Un arbre lui avait lancé une branche ; il avait saigné du nez.

« Peine perdue, se disait-on, l'on n'oppose pas la peur à l'inconscience. Cela dure depuis des mois, maintenant. Nous en avons surpris certains à le nourrir et l'abriter. Plutôt que de nous diviser, négocions. »

L'homme était un poète, et comme tous les poètes, croyait avoir compris. Armé d'une invincible volonté de communion, il avait pénétré les bois. Il avait ramassé une plume et s'en était couvert le cœur après le déjeuner. Les champignons furent ses premiers alliés ; avec leur aide, il s'était enfoncé dans une torpeur profonde peuplée de rêves de nature. Candide, il procédait au lent et méthodique viol de la forêt.

En son sein, la rupture était proche. Le malaise croissait, sans que ni les arbres ni les pierres ne puissent identifier son origine. Autour de l'homme, les éléments étaient pris de nausée ; l'humus tressaillait d'inconfort pour son plus grand plaisir : il interpréta chaque haut-le-cœur comme une main tendue, un soubresaut d'amour à lui seul destiné.

Certains êtres, eux, tentèrent de le comprendre. Les plus mobiles, les plus organisés, se sentirent avec lui une familiarité de vocation. L'articulation de leurs visées les rallia sans conscience. Il faut, souvent, que deux camps se dessinent pour que l'histoire suive son cours ; à l'un d'avoir raison et l'autre tort, ou aux deux une aveugle obstination. En cela les stupides et les méchants sont aussi saints que les héros. Ils vivent selon les lois de leur nature et peignent le plein en soufflant le vide. Le mal est une notion qui perd son sens.

Sous le poète, le sol avait perdu sa substance. L'on aurait pu y plonger la main sans qu'elle ressorte souillée. Au toucher, la zone était fraîche et les écureuils s'y ébattaient gaiement,

ravis d'explorer un monde jusqu'alors inconnu. On y ressentait des couleurs, comme cela arrive en écoutant de la musique. Ce bassin constituait la matrice du changement qui s'annonçait ; tout y était présent, en désordre, non encore formulé et raffiné.

La méditation touchait toutefois à sa fin. La pensée inondait l'esprit de l'homme, et avec elle l'essence humaine s'affirma, cette propension à tirer des traits où règne le chaos et à rogner la part sauvage de l'existence.

*Plus de place en ces murs qui mon esprit oppressent,*

*Entassement de chair coulée dans le béton,*

*J'ai préféré fuir, rechercher la caresse,*

*Et quitter ce dédale traversé à tâtons.*

*Des centaines de pas franchis dans le silence,*

*Vers les tombeaux de pleurs où reposent nos pères,*

*Inexorable peur, qui soudain se resserre,*

*D'oublier un instant le prix de l'insolence.*

*Je t'offrirai mon corps pour que tu le chérisses,*

*Fallût-il pour cela que mon âme périsse,*

*J'aimerais susurrer : sans un son je sombrai*

*À petits pas de mousse, au cœur de la forêt.*

*Et je vis sous l'écorce du vert horizon,*

*Où le soleil sommeille et renaît floribond.*

**Poète, écoute ma prose prolix  
Et mes propos hyperlaxes,  
Si tu survis à mes assauts sensibles  
Et ma scansion incessante,  
Je te couronnerai roi  
De la versification rugissante.**

**Car nature peut tout, et fait tout.**

**Mais vois : tes vains vers versés à vau-vent,  
Vil verbe et paroles veules,  
Se voûtent avides et vissent le vide à la vigueur.**

*Je suis venu si humble dans votre giron,  
Mon seul espoir étant que mes mots fleuriront,  
Et donneront naissance à des copeaux d'un sens,  
Laminé tout au long d'une vie de jouissance,  
Qui laisse sur la langue un léger goût de lucre.*

**Murmure lent qu'Iblis sibile en mes ramures**

**Ta voix qui flûte corruption**

**Est une insulte à tes amours.**

**Quitte mes ombres**

**Ou mon courroux sourdra d'icelles**

*Face à nos errements, voilà l'unique cure :*

*Viser le fond du ciel en un souhait si pur,*

*Que le poids de l'effroi ne saurait nous ôter*

*La grâce de la foi dont l'on nous a dotés.*

**Rouge assassin,**

**Sur les draps au matin,**

**Victime hapax legomenée,**

**Tranquillité recouvrée,**

**Plus rien ne bouge, parole est morte,**

**La poussière flotte,**

**Le mouvement de la pax l'emporte,**

**Parole était bien sotté.**

Le monde s'était tu. De tous les bruits qui signent la vie, seul demeuraient celui du sang qui tonnait dans un torse et la sourde respiration qui lentement se fit plus vague. Les écureuils avaient déserté le bassin. Des ténèbres y repoussaient les songes mauves du poète, et la terre en-dessous s'agitait dans une imperceptible frénésie d'où naquirent de jeunes ronces, fraîches et tendres. Les rameaux des séquoias se penchèrent comme pour jeter un voile de secret sur la scène.

Les épines souples des arbrisseaux nouvellement venus au jour vinrent lécher le dos de l'homme, amoureusement s'insinuèrent entre les mailles de son chandail et lui étreignirent la poitrine. Doucement, elles le plongèrent dans le bassin, où les couleurs se disputaient toujours avec les ombres. Elles se mêlaient, s'embrassaient, et l'on crut un instant qu'elles se figeraient, imprimant sur le visage du poète des arabesques éternelles. Mais les ombres et les ronces étaient unies, et s'épousaient parfaitement. Leurs courbes se croisèrent et se décroisèrent jusqu'à ce qu'elles se superposent, n'abandonnant aucun souvenir de leur séparation passée.

La danse chromatique cessa net quand chaque ligne eut atteint sa place destinée, et les sarments aspirèrent les ténèbres. Dures à présent, hargneuses, vives, les épines crevèrent la peau de l'homme qui laissa échapper un râle dans son sommeil. Ses muscles se tendirent comme les ronces le foraient. Inexorablement, elles enlacèrent ses veines, explorèrent ses entrailles. Sa bouche s'entrouvrit, puis d'elle béante, lui fracturant la mâchoire dans un son mat et tranquille, émergea un énorme bouton de rose, qui s'épanouit paresseusement. Ses pétales sélènes tranchaient avec l'obscur des alentours.

L'homme convulsait. Son épiderme se constella de perles de sueur. Pas un instant il ne quitta sa torpeur.

Les secousses avaient cessé quand il s'était fané, les joues caves. Sa transpiration s'était tarie, son sang avait rougi la rose. Monumentale, elle recouvrit bientôt son corps momifié, parsemé d'étoiles de sel.